

## Dialogue avec mon ami Dallaire

Claude Beaulieu

Numéro 9, Noël 1957

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/55296ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

La Société La Vie des Arts

### ISSN

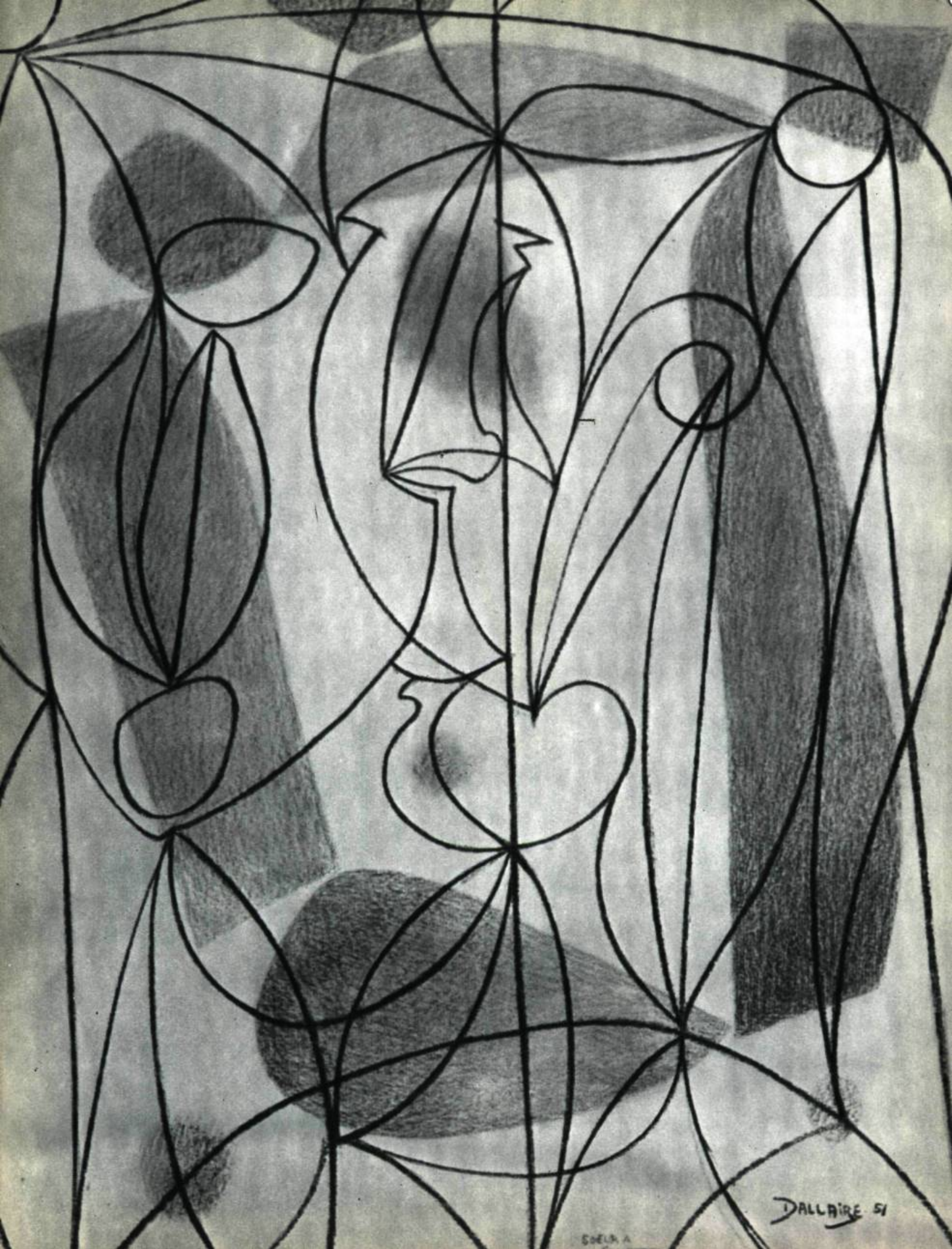
0042-5435 (imprimé)

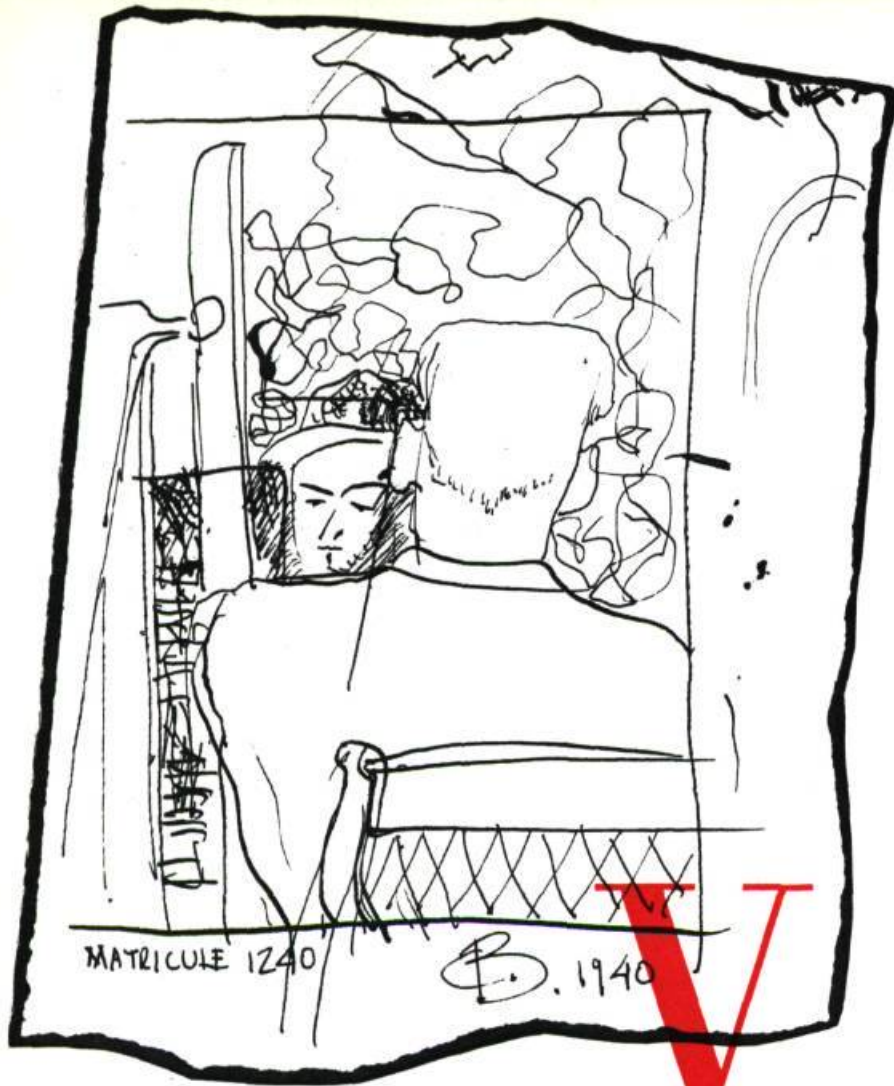
1923-3183 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer cet article

Beaulieu, C. (1957). Dialogue avec mon ami Dallaire. *Vie des Arts*, (9), 14–22.





# dialogue avec mon ami DALLAIRE

par Claude BEAULIEU

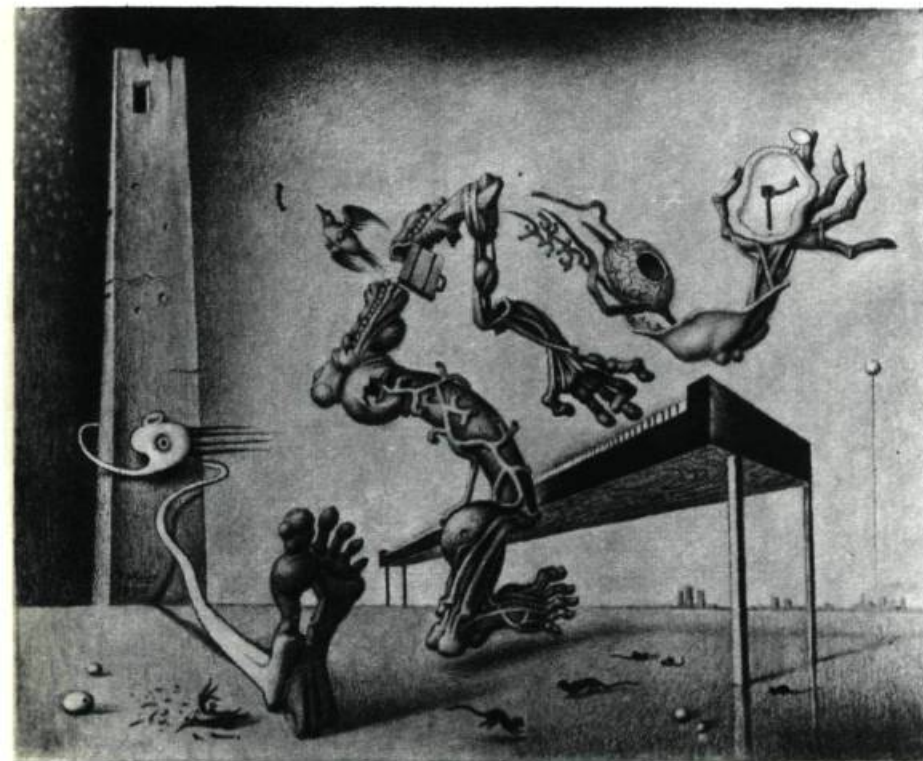
*La «Soeur à Cornettes» est un fusain qui ne marque aucune étape dans l'évolution de mon travail; je puis considérer ce dessin comme un exercice sans but défini. La recherche du graphisme, la continuité de lignes se tracent comme une aventure avec, bien sûr, toutes les influences qui viennent me harceler mais qui, au fond, ne me touchent pas tellement. J'ai voulu — ni plus ni moins — des contrastes, des taches pour faire jouer les blancs et les gris.*

SOEUR À CORNETTES,  
dessin au fusain,  
1952.

N vin rouge chaud nous lia d'amitié... c'était en octobre 1940, les circonstances étaient plutôt défavorables : nous recevions un deuxième «arrivage» de britanniques au camp de Saint-Denis près de Paris où nous étions parqués depuis septembre. Déjà pliés au rythme d'une vie inconfortable, dans une chambrée d'artistes et de lads, nous recevions Dallaire grippé, abattu, fortement impressionné, ahuri de ce qui lui arrivait. Nous étions malgré tout en joie de nous trouver entre nous... vraiment ce vin le rétablit. Puis au seuil de ce chambardement, ce fut le commencement des découvertes d'un monde clos, étriqué mais au fond toujours le même. Ce fut la joie, l'émotion, l'étonnement des initiés : Dallaire nous montrait ses derniers dessins et des gouaches aux couleurs repues, aux lignes tactiles, frissonnantes, aux formes un peu maniérées, humoristique reflet d'une partie de lui-même toujours à la recherche de la fantaisie chez les êtres. Je me souviens d'avoir goûté avec une délectation qui n'a pas fini de se prolonger, une certaine gouache de format minuscule : personnages grecs sortis de quelque vase pour se donner rendez-vous hors de l'enveloppe soutien entraînant avec eux les couleurs chaudes de la terre cuite. Mais notre attention se concentra sur des études au fusain qu'il pratique encore volontiers, sans but précis, comme une ballade à l'aventure...

Il ordonnait avec ce métier étourdissant de sûreté acquis en partie à l'atelier d'André Lhote, les troubles d'une âme désarçonnée par les événements et comme pour dévider ses angoisses, traqué par cette Europe si aboutie, si sûre d'elle-même qui jouait son destin, il se livrait jusqu'au fond de lui-même en des constructions fouillées, incisives, propres à l'expression de la gravure ou de la lithographie...

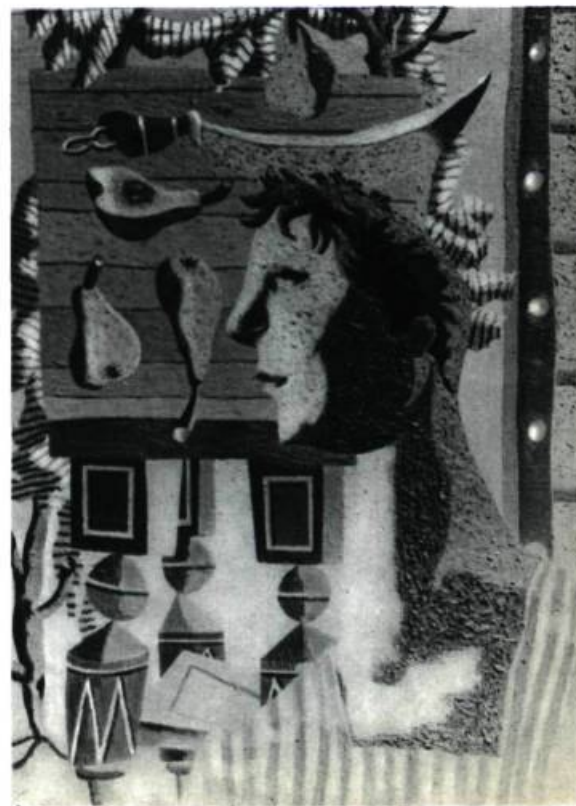
*Ce fusain est l'expression plastique d'un surréalisme littéraire exaspéré; il est la marque d'un être perdu, souffrant d'un complexe d'écrasement au contact de cette Europe saturée de trouvailles. Dans les années 1939-40, j'accompagnais un médecin à l'hôpital et par son entremise, j'avais la possibilité de faire des études graphiques sur la dissection. Ces recherches méticuleuses, fouillées de l'anatomie humaine expliquent la morphologie du sujet : «Prélude pour un Dégoûté» ou «La Vie qui s'écroule» : on le voit par le pied... je le répète, c'est une période où mon travail se mêlait aux mouvements parisiens qui m'influençaient de façon morbide, la plastique étant imprégnée de littérature.*



PRÉLUDE POUR UN DÉGOÛTÉ,  
dessin au fusain,  
Paris 1940.

L'arrêt brusque de nos activités nous confina dans l'expectative, mais chez Dallah, la routine d'une vie d'attente était déjouée par un travail de commande : le camp étant à l'état infime un monde complet, chacun se prolongeait dans son caractère, se remodelait à l'échelle de cette existence inusitée. Il avait acquis parmi les béotiens une solide réputation de portraitiste qui «faisait ressembler». Aussi, eut-il de nombreux modèles : il remplaçait l'objectif interdit, mais il était un objectif agissant qui transformait tous les prétextes plastiques et se livrait sur les sujets à de spirituelles transpositions photographiques, piquantes même. Par la suite, une partie de son oeuvre se traduira en chocs de volumes pointus tournant souvent au baroque mais, avec le paradoxe qui lui est propre, soutenus par des tons nuancés, des passages délicatement modulés.

LE PROFIL AUX POIRES,  
huile,  
1947-48,  
H. 2'10", L. 1' 11½".



*J'ai peint beaucoup de profils, j'y trouve une certaine grâce, une certaine dignité; il y a un côté continuité dans le trait.*

*Chez la femme, de la sensualité dans la nuque, le lobe de l'oreille et dans cette coiffure un peu maniérée et sauvage en queue de cheval qui protège la nuque et la dégage.*

*Dans le «Profil» ici reproduit, je me suis plu à modeler une arabesque dans les ombres et les lumières; les crèmes, les bruns et les noirs sont harmonisés avec les verts froids et chauds.*

*On m'a souvent posé la question : pourquoi des couteaux, des tiroirs ouverts ? C'est peut-être un signe de violence et de liberté ? Oui, c'est peut-être cela !*



EN GENTILHOMME,

panneau décoratif pour tapisserie, 1948.  
huile, H. 6'3", L. 7'0".

On reproche souvent à Dallaire d'être un décorateur, un cartonnier en tapisserie... tout n'est au fond que verbiage : quand on a quelque chose à dire, peu importe les moyens. La peinture doit d'abord pénétrer par les yeux... Seule, l'humaine valeur surnage. Les modes, les mouvements forcés, les courants organisés sont voués à demeurer tout au plus des témoins documentaires. Cette assertion ne doit pas être interprétée comme la négation d'un art d'intégration : nous y souscrivons entièrement à condition que cet apport ne reste pas étranger à la personnalité. Quand l'être entier déborde la technique, celle-ci peut faire l'admiration des professionnels, des amateurs avertis qui se penchent sur l'oeuvre, loupe en main; c'est en définitive le souffle poétique émanant de cet être qui apporte la part essentielle, indéfinissable enveloppe de l'oeuvre.

*«Gentilhommière en Ferraille» est une toile peinte en 1948 conçue en murale sous forme de tapisserie. J'y ai vu le coq amoureux — à moitié humain, à moitié animal — dans un caractère de ferraille : c'est l'être qui se révolte contre la mécanique. A cette époque, j'étais en complète inconscience vis-à-vis de Lurçat.*

*La composition est dominée par les trois couleurs primaires sur fond noir pur. Je l'ai détruite par découragement : il ne faut pas avoir peur de détruire...*

L'atelier de la rue de Vaugirard à Paris, 1939.



Dallaire suit les sinuosités de son instinct, étayé d'ailleurs par cette solide formation qui le maintient dans une discipline : elle lui apporte rigueur, soucis de composition à ses débordements de fantaisie; elle ordonne sa lutte ! Une exposition de ses travaux d'avant-guerre et des expériences de l'internement étala les acheminements du jeune artiste de 1944; les périodes de recherches le rendaient parfois hésitant, souvent divergeant dans ses moyens d'expression mais en y regardant de près, nous avons le plaisir de saisir le fil d'Ariane: cette continuité, cette détermination, cette ferveur qui s'épanouirent dès son retour au pays, en une riche floraison.





PATATI ET PATATA, gouache 1949,  
Collection de Gérard Beaulieu.

*C'est une confession pour aller au Paradis... il faut observer... et imaginer selon son tempérament. A l'origine, les personnages étaient nus au confessionnal; c'était, vu à la façon du Moyen Age, plus vrai : la confession n'est-elle pas une mise à nu ? Aujourd'hui je peindrais ce tableau de façon différente : je supprimerais la partie du haut. A cette époque, j'avais du goût pour l'italianisme en peinture et en architecture. Cette gouache, très riche dans la matière, est peinte dans les tons gris nuancés. L'ambiance est toute de douceur avec une note fébrile de rouge sur la toiture. La texture des tissus me touche et j'aime traiter de grandes surfaces sur un dessin très poussé des jeux de main, des attitudes de grâce morbide...*

*«Patati et Patata»; «Les Demoiselles à l'Ombrelle» sont aussi des gouaches de la même période, dans la même veine d'expression... ni loufoque, ni poétique — c'est foncièrement fantaisiste. On pourrait croire que je ne prends pas la vie au sérieux... apparemment !*

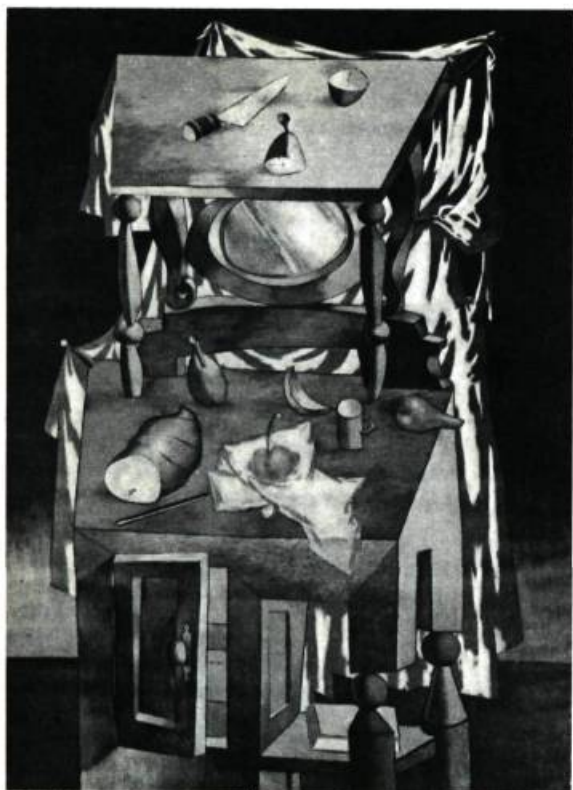
*J'ai toujours eu du goût pour les oiseaux, les petits drapeaux, et encore, pour la matière des tissus. C'est peut-être décoratif ! Mais, au fond qu'est-ce que cela peut faire...*

A Londres déjà, sur le chemin du retour, il se refusait à toute détente et, dans les relents pénibles de cet internement de quatre ans, il peignait «Le Jardinier» aujourd'hui au musée de Québec, toile travaillée par petites touches incisives qu'il avoue incapable de vouloir refaire. Quand Dallaire affirme de telles assertions, je le crois sans peine car je le prends pour un être insatiable de perfection, donc toujours dégoûté d'un passé où, trop sévère avec lui-même, il rejette sans cesse des réalisations pourtant les plus réjouissantes.

Installé à Québec, professeur à l'école des Beaux-Arts, il peint de grands panneaux pour tapisserie. Ces vastes sujets verveux sont la somme de son être, de son monde sensoriel où les motifs chers à son instinct sont étalés selon l'ordonnance créatrice d'une véritable et profonde émotion esthétique : tissus, fruits coupés, ustensiles, meubles entrouverts, jeux de mains, le tout traité en arabesque. Les motifs détachés sur fond aérien enveloppant s'expriment selon une tendance qu'on retrouve à travers toute son oeuvre : tels «Le Paradis», «Patati et Patata» ou «Les Demoiselles à l'Ombrelle».

◀ LE PARADIS, gouache 1949. Collection de Maurice Corbeil.  
LES DEMOISELLES À L'OMBRELLE, gouache 1947,  
Collection de Camille Hébert.





LE BUFFET  
huile  
1955.

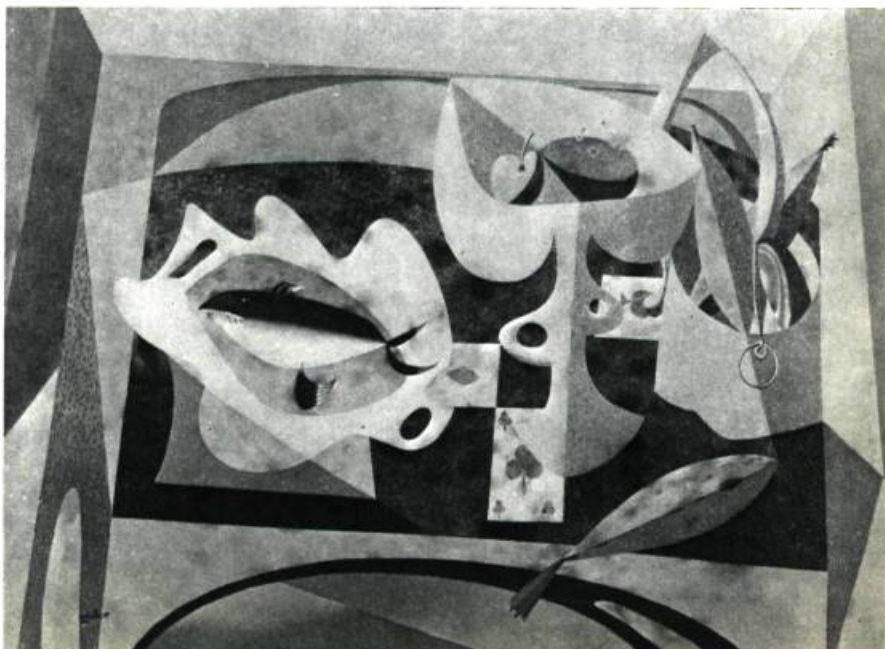


LE BUFFET,  
panneau décoratif pour tapisserie,  
gouache, 1948. H. 7', L. 7'.

Puis c'est à Ottawa, l'Office National du Film. Un travail absorbant accapareur qui laisse peu de loisir... il se fait une évolution : le travail minutieux de son apport à l'Office maintient Dallaire au paroxysme de ses qualités techniques. Ses toiles sont encore plus construites, la composition en est plus serrée, le dessin toujours plus rigoureux et la pâte pure, onctueuse s'étale dans les compartiments organisés de ses natures mortes dont certaines sont des reprises nostalgiques du passé...

*Cette toile est un peu incohérente, mais elle marque une étape dans l'évolution de mon travail. J'ai toujours, de toutes façons, un souci du dessin et de la composition. Le constructivisme me pousse inconsciemment à chercher des formes ayant des rapports avec la géométrie, mais aujourd'hui j'en viens à l'étape de la dislocation. Je n'ai jamais pu me servir des matières étrangères à l'huile comme Dubuffet ou Pellan : c'est contraire à ma nature. J'estime qu'on obtient tout par la pâte. Cette toile, ma peinture en général est toujours traitée en tons chauds et froids : elle est syncopée !*

NATURE MORTE, huile, 1953-54, H. 4½', L. 5'.





Aujourd'hui, mon ami Dallaire est installé à Montréal dans un atelier concentré comme une essence où toute sa fougue débordante de fine sensibilité se ramasse en de nouveaux poèmes: pâtes exacerbées, victoire des formes; graphismes éclatants...

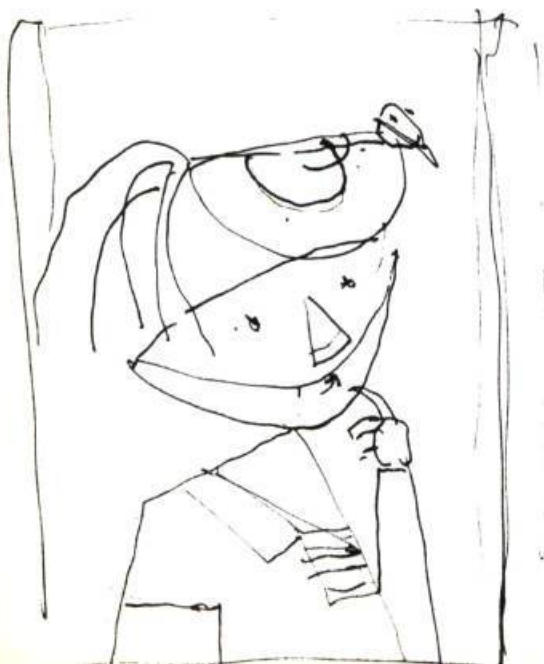
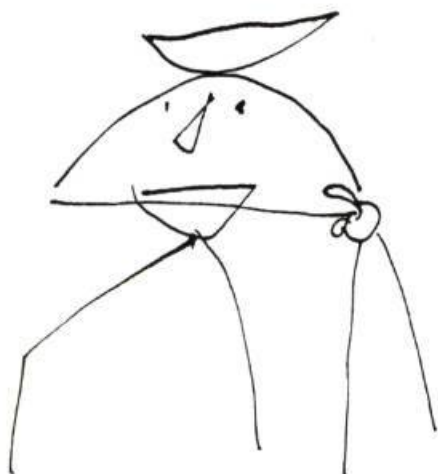
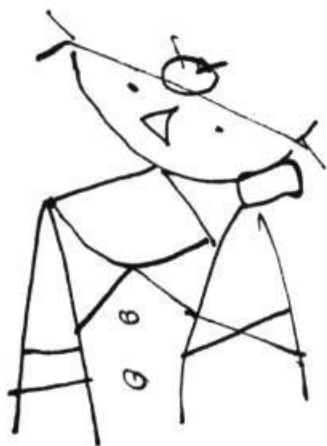
Plusieurs étapes de son évolution se sont accumulées depuis notre rencontre en 1940. Le non figuratif est apparu comme une détente, un état d'euphorie : pourrait-on croire à un aboutissement ?

*De tentatives en tentatives quand on arrive à maturité, l'abstrait peut vous tenter comme une évasion vers un aboutissement suprême : c'est un passage vers quelque chose de plus libre et de cérébral. Ici, j'ai exprimé des espaces à trois dimensions en forme de graphisme chinois; le fond aérien de ces mobiles flottants les enveloppe. Il faut insister sur la surface si on veut un élément dominant. Ces écritures qui flottent contre une surface engendrent des vides; ils prennent une vie par le contraste des couleurs et de la texture. J'aime jouer avec les espaces, j'aime les grandes surfaces !*

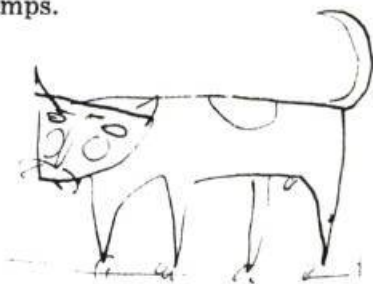
ABSTRACTION, huile, 1957.



L'ÉTÉ  
huile  
1957.



Non pas! Dallaire reste seul. Sa fantaisie vagabonde se fixe sur de nouvelles figures pleines de verve, de caprice... une euphorie qui se prolonge ? qu'on ne s'y trompe pas, elles cachent toujours cette rigueur, cette ordonnance classique qui passe à travers le temps.



La VIE DES ARTS présente  
une exposition conjointe de  
Paul Beaulieu - Jean Dallaire  
au Musée des Beaux-Arts,  
salle 12, du 7 au 23 février.